





L'HABITATION  
DES FEMMES

D U M Ê M E A U T E U R

Archées

*roman*

*Le Seuil, coll. « Tel Quel », 1969*

Chasses

*roman*

*Le Seuil, coll. « Tel Quel », 1975*

Carrousels

*roman*

*Le Seuil, coll. « Tel Quel », 1980*

La Peinture et le Mal

*Grasset, coll. « Figures », 1983*

Car elle s'en va la figure du monde

*roman*

*Grasset, 1985*

En plein dans tout Bernard Dufour

*Marval, 1986*

Walkman

*roman*

*Grasset, 1988*

Pierre Klossowski

*Adam Biro, 1989*

Le Roman et le Sacré

*Grasset, coll. « Figures », 1990*

Céline

*Marval, 1991*

L'Homme calculable

*Les Belles Lettres, 1991*

Méduse, scènes de naufrage

*théâtre*

*Dumerchez, 1993*

Adorations perpétuelles

*roman*

*Le Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1994*

*Fiction & Cie*

---



Jacques Henric

L'HABITATION  
DES FEMMES

*roman*

*Seuil*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN : 978-2-02106573-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 1998

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Il m'était échappé de dire dans mon transport :  
Ah madame, quelle habitation délicieuse ! »*  
Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*.

Ce roman est une œuvre de fiction.  
Toute ressemblance avec une ou des personnes vivantes  
ou mortes serait purement accidentelle.



## Mes filles! mes reines!

Je me trouvais, ce matin du 23 juin 1993, au col dels Balistres, à l'est du mont Canigou, sur la frontière de la France et de l'Espagne. Il faisait un soleil magnifique. Un léger vent de tramontane à peine sensible faisait flotter quelques petits nuages blancs au-dessus du Canigou, une chaleur délicieuse régnait dans l'air ; j'étais heureux de vivre. Je distinguais parfaitement la Punta d'en Cames et la Punta Clapé qui sont à peine à un kilomètre à vol d'oiseau d'ici. Ce soleil à mon flanc gauche, n'étais-je pas en droit de le penser carrément divin? Soleil du 23 juin, donc, mais soyons plus précis, soleil de 7 heures 45, clair et déjà haut dans le ciel. Mer immobile, scintillante. Quel calme il faut pour que tout soit ici accueilli également! Je distingue les rochers déchiquetés du cap Creus où Dali et Buñuel tournèrent plusieurs scènes de *L'Age d'or*. Plus près, je vois parfaitement le mur blanc du cimetière marin de Port-Bou, serré contre le flanc de la colline. Sur ma gauche, j'aperçois très loin, dominant la baie de Collioure, le fanion planté sur la tour crénelée du château de Saint-Elme. Dans ces situations, deux trois banalités ne sont jamais de trop. Allez dire mieux quand, après avoir dormi à la belle étoile dans la crique de Paulilles et pris votre petit déjeuner sur un quai de Port-Vendres, vous êtes face à *Mare nostrum*, assis sur le bitume d'une ancienne station-service, les deux pieds bien dans vos bottes en veau souple, le dos en appui sur le cylindre refroidi du nouveau

modèle *roadster* de BMW, oui, trouvez mieux que l'inévitable : « Quelle vue magnifique ! Ce lieu est unique au monde. » Et de ne pas se priver des quelques courts flash-back de l'homme de culture : ainsi me voici rêvant à l'Ibérie ancienne, aux légions romaines franchissant les cols des Albères, aux évêques de l'Église wisigothique qui, pour résister au vent de nord-est, enfoncent la mitre sur leur longue tignasse blonde luisante de graisse et haussent des crosses argentées au-dessus des plaines de l'Empurda pour en chasser les démons.

Quelle vue magnifique ! C'est donc ici, en bas, sur ma gauche, que le grand Pablo, du haut de son mètre soixante-six, à la terrasse du restaurant Pous, toisait la belle Paule qui allait une heure plus tard poser nue pour lui. Tu veux mes cheveux ? S'il répond oui, et il répondra oui, la belle Catalane retirera broche de nuque, peignes, fourches d'écaille, épingles d'argent et d'or, secouera la tête en arrière, ouvrira sa chevelure, en déroulera les longues boucles noires jusqu'au creux des reins. C'est donc ici, également, à quelque vingt kilomètres à peine, qu'émergent de la brume les contours flous de la cathédrale de Perpignan enfermant le *Dévoit-Christ* dont le long visage orientalo-africain, oblong, aux orbites vides, à l'arête du nez effilée, aux joues scarifiées, se retrouvera monté sur le corps des putes de la calle d'Avinyon.

Et c'est là, toujours, sur ma droite, derrière et bien au-dessus de mon dos, oui, c'est là qu'un matin de septembre 1940 un vieux monsieur de quarante-huit ans, après avoir passé seul une nuit dans la montagne, s'engageait sur un chemin de contrebandiers, serrant sous son bras une serviette en cuir noir bourrée d'une liasse de feuilles manuscrites. Il respirait mal à cause de l'altitude et d'un cœur fragile. Ses lunettes, rafistolées avec du sparadrap, lui glissaient sur le nez, et tous les cinq ou six mètres il devait les réajuster d'un coup de pouce pour vérifier que la masse de la haute montagne grise et blanche, indiquant la bonne direction, se trouvait toujours devant lui. Le vieux Walter Benjamin, en s'essayant pour la première fois de sa vie au pas de gymnastique, soufflant et dans un état proche de l'extase (air raréfié

et certitude absolue de tenir contre son flanc l'explication entière de ce miracle qu'est le réel), allait, comme on dirait dans un roman, vers son destin.

Un labyrinthe, ce trajet qu'on lui a à plusieurs reprises expliqué, détaillé, planifié? Oui, sans doute. Il s'y égare, au milieu de ces collines, de ces vignes, où tous les sentiers se ressemblent. Quel est le bon chemin? Celui qui mène à ce gros chêne? Celui qui longe la paroi rocheuse à l'à-pic vertigineux? L'homme, essoufflé, en nage, s'assoit sur les éboulis d'un ancien muret, sort un carnet de la poche revolver de son pantalon et note en mouillant de salive la mine de son crayon : *Le labyrinthe est le bon chemin pour celui qui arrive bien assez tôt au but.*

En frottant de mon index le dessus de ma botte gauche noirci par le caoutchouc du sélecteur de vitesses, voilà que je faisais une découverte imprévue : merde ! Cinquante balais... Dans quelques jours, j'allais passer les cinquante balais ! Irrité ? Agacé ? Abattu ? Bah ! Je repris à mon compte la réflexion d'un plus grand que moi qui s'était dit, pensant à sa mort, qu'après tout d'encore plus grands que lui avaient bien, au cours des siècles, nourri racines de pissenlit et trognons de laitue. Lui, mon illustre devancier, grimpé sur son mont Janicule, venait de penser à Hannibal, aux Romains, à Dominiquin et à Raphaël ; moi, en haut du col de Cerbère, l'échine bien calée contre le flanc de la moto, le bras droit reposant négligemment sur le protège-cylindre, j'avais vu à l'instant défiler dans ma tête des hoplites dépenaillés et couverts de poussière qui franchissaient les Pyrénées, des ecclésiastiques empêtrés dans leur robe, tout droit sortis de *L'Âge d'or*, et puis le petit Malaguène râblé dépassant son mètre d'à peine soixante-six centimètres, encore appelé Pablito par sa famille, qui par un début d'après-midi brûlant, dans la chambre de l'Hostel del Trompet à Horta, soulevait délicatement le drap pour découvrir le corps nu de sa Fernande endormie. La femme, massive, repose sur le côté, son visage est tourné vers le mur chaulé au blanc, la main gauche est enfouie dans l'entre-cuisse, la droite serre un coin de l'oreiller.

Il promène son gros index court le long du sillon fessier. L'ongle, à la base duquel subsiste une trace de peinture ocre, a été rongé. Quel beau volume de fesses! Tout se joue là. Un doigt s'exerce à la beauté, au dessin de la beauté. Un peintre naît, naît vraiment, à l'instant où il comprend que le sexe sera sa raison d'être, sa raison de peindre, malgré soi, malgré elle qui dort toutes fesses dehors, malgré les centaines d'autres à venir emportées elles aussi dans un même sommeil habité; qu'il le sera, peintre, malgré soi mais pour soi, pour soi seul, dans une joie sans pardon. Déjà vainqueur, le jeune maître? Ollé! De la fougue, mais bien tempérée, voyez le jeu de son index sur le gras de la fesse de Fernande.

Rimbaud ou rien! c'est son programme, dès Barcelone, dès 1895. Il les voit toutes. *Je vois mes filles! mes reines!*

Après tout, s'était-il dit, mon grand devancier, cet écrivain français amoureux de l'Italie mais se voulant d'un sang brûlé par les vents d'Espagne, je n'ai pas mal occupé ma vie. Et le mot occupé l'avait frappé, le Brulard Henry, il se l'était répété et l'avait écrit en italique en le ponctuant d'un point d'exclamation. Il avait devant les yeux Frascati, Castel Gandolfo, la villa Aldo Brandini, la maison blanche de Castel San Pietro, en face Sainte-Marie-et-Majeure et les longues lignes du palais de Montecavallo. Je ne suis pas assis sur les marches de San-Pietro-in-Montorio mais adossé à ma bête, à égale distance de Cerbère et Port-Bou. Je contemple les choses, je les laisse venir, le bleu transparent et mobile du ciel, le beige-roux du rocher sur lequel j'ai posé mon casque, au loin le blanc du mur d'enceinte du cimetière marin. La lumière pose chaque partie de ce monde qui m'entoure dans sa scintillante superficie. Roches, mer, brume, nuages, clochers, toits, ces épaisseurs superposées tiennent ensemble. Le monde, ce matin d'un 23 juin, à 7 heures 48, a la consistance d'une pâte feuilletée, mais mon regard s'attache à repérer pour chacun de ses plans le centre déjà visible, encore indicible, de leur identité. Laisse venir les choses, oui plan à plan, qu'elles s'approchent, au plus près, mais jamais tout à fait jusqu'à toi, seulement

jusqu'au point d'où tu les vois. Alors, tout se stabilise, rien ne paraît bouger, à peine la légère ligne d'écume le long des courtes plages qui s'incurvent tantôt vers la droite tantôt vers la gauche.

Rien à faire, même en grattant avec l'ongle, impossible de venir à bout de la fine pellicule noirâtre de caoutchouc déposée sur ma botte par la pédale du sélecteur de vitesses. J'oublie un instant le nuage que je regardais courir au vent, se déformer, s'élever et s'étaler alors qu'il approchait de la côte pour obliquer soudain vers le nord-est en s'effilochant. J'oublie les ruminations de mon quinquagénaire se demandant pendant plus d'une heure, assis sur les marches de l'église San-Pietro-in-Montorio : *Que suis-je ? qu'ai-je été ?* Je me concentre sur ma tâche de l'instant : redonner au cuir fauve de ma botte gauche son impeccable lustre d'origine. Le passé est irrécupérable, par essence le futur n'existe pas. Seul l'instant est habitable, lieu ouvert et secret. Restent, certes, quelques lambeaux des anciennes lumières qu'un nuage a poussées jusqu'à vous, et déjà ses ombres que vous appliquerez sur la nuit qui viendra. Cinquante balais ! un demi-siècle ! et voilà que la question qui s'est mise à lui trotter dans la tête au Brulard, ce fut non plus : *Qui suis-je ? qu'ai-je été ? d'où viens-je ? où vais-je ?* mais : *Combien de femmes ? lesquelles ? où ? comment ? pourquoi ? qu'en ai-je fait ? qu'en fais-je ? qu'en ferai-je demain ?*

## Une âme angélique

W B. Il se rappelle la lumière des champs de colza de son pays, l'Allemagne : une couleur froide et belle. Puis les vrais jours d'automne, avec la juste proportion d'ombre et de lumière du matin jusqu'au soir. L'ombre, il la cherche sur ces collines de plus en plus dénudées au fur et à mesure qu'il grimpe. Le chemin est

souvent coupé par des éboulis, murets effondrés ou dégringolades de pierres à arêtes vives qui entaillent la semelle de corde de ses espadrilles et le blessent au talon. Il arrive que le terrain glisse sous ses pieds. Le sol se dérobe, croule sous lui. L'homme est sans légèreté physique, il n'est pas gros mais il pèse. La montagne, comme sa vie, semble s'émietter à chacun de ses pas. Parfois, là où s'arrête l'éboulis, l'herbe reprend, ou même, miracle, un feston de mousse au bord d'une pierre plate qui affleure. Ici, il s'aide en s'agrippant à une souche d'arbre mort; là, en prenant appui de ses poings sur une roche aux éclats roux. Merveille d'avoir des mains, qu'elles prennent le relais, qu'elles puissent à l'occasion amortir les coups destinés à la tête. Que de fois, dans le camp du Clos-Saint-Joseph, à Nevers, quand un gardien l'interpellait avec violence, il les avait portées à son front pour se protéger. Jamais il ne reçut de coups. Il les avait attendus, les avait craints, les avait prévenus en faisant des sauts de côté puis en s'éloignant au plus vite de la brute hurleuse avec une démarche de paralytique et des gestes désaccordés.

A chaque faux pas, à chaque pierre qui roule sous son pied, il doit rajuster ses petites lunettes rondes cerclées de métal. Le verre gauche fendu et le sparadrap qui couvre la partie supérieure du verre droit gênent sa vision. Quand il a le soleil de face, le spectacle se dédouble, la montagne qui lui sert de repère a soudain deux capuchons vert sombre surmontés de deux pointes blanches. La blessure au talon accentue sa boiterie. Quel drôle d'oiseau s'agite entre ciel et terre, en cette fin de matinée du 25 septembre! Quel démon sadique lui a coupé les rémiges? La jambe gauche fauche, la droite tente d'en rattraper et amortir le trop grand écart. Une âme angélique, disait de lui son camarade Pierre Klossowski. Mais il y a ce pied qui refuse de céder à l'aile et qui continue à chercher douloureusement son appui sur ce chemin de cailloux brûlants des Pyrénées... Se voit-il comme il est? Il a un doute : n'est-ce pas lui, lui et ses amis parisiens, qui ont coupé le membre spirituel qui fait que désormais il essaie désespérément de s'élever au-dessus d'un sol qui s'effondre sous ses jambes

trop lourdes ? Et si nulle part, dans cette Europe en feu, l'ange ne relayait plus la brute assoupie qui ces derniers temps se réveille terriblement ? Ah, marcher comme les tigres, vieux rêve de son adolescence berlinoise. On le lui a bien recommandé à son départ : surtout ne pas rester immobile, quoi qu'il arrive. Rencontre avec des douaniers français ou espagnols, des contrebandiers, fatigue accrue, coup de chaleur, besoin de boire à la gourde qu'on lui a remplie d'eau mêlée à un doigt de vin de Banyuls, surtout ne pas s'arrêter. Continuer, continuer, même si depuis longtemps, depuis toujours, depuis qu'il est né, sa constitution physique lui a refusé la complicité élastique de l'appareil nerveux et musculaire avec l'air. Il n'a connu que le transport d'une charge inerte d'un aplomb à un autre aplomb. Pas un homme entier, un tronc, une statue raide, mal articulée. Très tôt, l'idée lui est venue que, comme son corps, tout allait se refroidir. Il le répétait à ses amis. Une entropie irréversible. Il fallait donc inventer, réinventer après l'échec manifeste du dieu biblique, un organe de la puissance et du mouvement. En est-ce les plans qu'il a là, dans cette serviette en cuir noir qu'il serre convulsivement contre son flanc quand le sol lui manque ? Les textes, il les dactylographiera quand il aura franchi la frontière, qu'il sera en sûreté de l'autre côté des Pyrénées, lui mais surtout son manuscrit recelant la méthode pour arriver à cet équilibre ineffable, à ce moment rare où *le temps sort de lui-même et se donne comme la forme pure de ce qui surgit*. Qu'importe, dès lors, que l'homme qu'il est soit fait de membres mal joints, de nœuds et de foyers de mouvements informés à partir d'un centre ivre ! Là, sous son bras en sueur, l'évidence est prête à l'éclat. Il tient un matériel volumineux, imaginaire cette fois, une vision sortie de lui, un spectacle grandiose, une élévation surmontante de toutes les questions qu'il avait jusqu'alors laborieusement posées. Sa vie avait été mal employée, que de temps perdu en parlottes philosophiques alors qu'il n'avait rien appris de la façon dont un sol se présente sous les pieds, le système des pentes, des dénivellations, des cols, des failles, des paliers. De grosses larmes chaudes, lourdes, lentes,

bien formées, brouillent un peu plus sa vue. De longues larmes qui ne sont ni de tristesse ni de désespoir, mais d'éblouissement par le soleil, de fatigue sans doute, de joie peut-être, car s'il est encore démuné pour un exercice physique impliquant la connaissance de ce qu'est la mobilité d'un corps se battant avec l'espace (par quel côté contourner cet entonnoir de terre rouge ? comment franchir au plus vite et avec le plus de discrétion possible ces paysages de plus en plus nus, de plus en plus voisins du ciel ?), il a désormais l'assurance qu'une fois cette marche harassante accomplie, une fois à l'abri, son corps sauvé, il mettra au propre, dans un ordre définitif, sa formidable découverte. Y penser lui procure une sorte d'ivresse. L'histoire d'un miracle. Le troisième Testament, l'ultime, où tout est consigné de cette expérience d'une apparition. Comment habiter enfin le temps. Et comment enfin s'en délivrer à jamais.

Qu'avait-il su auparavant des saules de son enfance à la blancheur flamboyante ? se demandait-il en repérant à quelques mètres de lui le rocher gris en forme de cuvette renversée qu'on lui avait signalé d'une croix sur le plan. Rien, il n'en avait rien su, mais aujourd'hui, même cela, la blancheur singulière du saule, surtout cela, il la connaissait.

Il serra plus fort sous son bras la sacoche en cuir noir que la sueur tachait.

Il était parti à l'aube, en évitant l'ancien parcours longeant le mur d'enceinte du cimetière de Banyuls devenu trop dangereux. Les gardes mobiles, en effet, sur les conseils de la police allemande, surveillaient jour et nuit, depuis des semaines, les abords du cimetière. Le chemin de Lister, plus à l'ouest, était un trajet plus sûr. Les crêtes y étaient plus élevées, d'un accès malaisé, mais les risques étaient moindres de tomber sur une ronde de douaniers. Quelques jours auparavant, il s'était exercé à la marche, avait même insisté pour dormir une nuit, seul, dans la montagne. Déguisé en vigneron, casquette, pantalon de grosse toile, gourde à la ceinture et musette au dos, il avait gagné les premières collines



verdoyantes dominant la baie de Banyuls en empruntant le sentier dit des contrebandiers, parallèle à l'officielle route des crêtes. La nuit avait été douce, la longue racine d'un arbre sortant de terre lui avait servi d'oreiller et un sac de jute plié en quatre avait fait office de taie. Le sol alentour était constitué de taillis bas, de plantes rampantes tissant une fine dentelle dont les piquants lui avaient agacé les fesses et le dos avant qu'il ne s'endorme. Il savait qu'il ne s'agissait là que d'une aimable ballade propédeutique, un exercice préparatoire mené dans de bonnes conditions : air frais du soir, léger vent de mer, présence d'arbres, il avait même apprécié la fraîcheur humide d'une mousse pommelée qui bordait la racine où reposait sa nuque. On l'avait averti, dans un jour ou deux ce ne serait pas une partie de plaisir, il aurait à parcourir des kilomètres et des kilomètres dans un paysage aride et sous une chaleur suffocante. Plus de vignes, encore quelques sapins, quelques mélèzes pâlichons, puis ce seraient les plaques de terre sans végétation, couleur d'amadou brûlé, la rocaille, des contre-forts pelés, et le soleil. Le soleil et avec un peu de chance le vent.

*In der Sonne.* Surtout être bien attentif à ne pas rompre le contact avec la terre ni avec le ciel. *Chorégraphie blanche et silencieuse.* Bientôt les crêtes seront aussi nettes que le tranchant d'une lame. Ne rien lâcher du visible, aussi intolérable soit son éclat. *In der Sonne.* Les bords du visible... Quel surréaliste français lui avait écrit, après avoir assisté à une de ses interventions au Collège de sociologie : *Toute chose a son rebord sur l'abîme?* Ici, les pierres se détachent sans bruit. Il vérifie une vieille intuition qu'il a eue très jeune au cours de vadrouilles dans ses montagnes à lui, là où il était bon de fouler un champ d'edelweiss, de tremper ses mains et ses pieds dans l'eau glacée d'une cascade, de se retourner pour voir au loin le croisement de vallées larges et vertes : un abîme n'est jamais qu'un petit puits de silence. Ici, bien que ce soit la fin de septembre, il doit affronter vers le milieu de l'après-midi un mini enfer de roches, et de temps à autre un trou de désolation. La plante des pieds lui cuit. *In der Sonne.* Il marchera pendant plus de cinq heures avant de grignoter les quelques provisions qu'on

lui a préparées, un pain à la tomate, un morceau de boudin noir et quelques figes. Les passeurs l'ont accompagné pour qu'il sorte de Banyuls par le bon chemin. Au début, il s'est contraint à avancer d'un pas lent et régulier, mais bientôt il a dû s'arrêter toutes les dix minutes et sa démarche est devenue excentrique. Le gnome, c'est ainsi qu'un des membres du Collège l'avait surnommé. W B l'avait appris, sans s'en offusquer. Va pour le gnome, va pour la démarche d'un gnome au milieu de ceps surchargés de grappes d'un raisin mûr, bien noir. Il a accepté, après bien des hésitations, que l'homme qui l'accompagne porte sa sacoche. Il aurait préféré la confier à la femme à qui d'emblée il avait accordé sa confiance. C'est qu'il le surveillait, son sac en cuir, plus qu'il ne surveillait les mouvements de son cœur qui commençait à doucement s'affoler, plus que le mouvement de ses idées provisoirement bien amorti. Une nouvelle pente raide, puis la halte sur un étroit surplomb. C'est là que les guides l'abandonnent. La femme lui désigne au loin une tache claire, le squelette d'une chèvre blanchi par le soleil. La direction à suivre. W B, toujours très cérémonieux, remercie. Il essuie avec son pouce les verres de ses lunettes et se pénètre du paysage, de ce monde pur, disproportionné. Une simple ligne à franchir et tout sera joué. Des mouettes crient et décrivent un vaste cercle dans un ciel absolument bleu. Enfin, il l'a récupérée sa sacoche, il l'étreint, la berce pendant qu'il suit de ses yeux myopes le vol en piqué d'une mouette vers la mer qu'il devine. Un plongeon dans le bleu tout creux. Il pense à Icare, revoit le tableau de Brueghel du musée de Bruxelles, devant lequel il restait en arrêt pendant des heures. Allez, en avant! La prochaine pente sera moins rude. Il descendra tout droit vers le village espagnol, retrouvera les pins, la bruyère, les broussailles qui lui égratigneront les mollets, il apercevra l'immense toit-verrière de la gare de Port-Bou et, sur la pente abrupte de la colline descendant vers la mer, le mur du cimetière.

O que le mur blanc, le reflet du verre, le ciel s'affirment encore! Plus blanc, plus lumineux, plus bleu! Il suffit de l'écrire, la lumière, le bleu, le blanc deviennent définitifs.

## Pablito sur son pot

Quand j'en ai ma claque des soirées trop arrosées qui tirent en longueur, avec citations en grec et en allemand débitées par des voix pâteuses, je décide que le matin sera une belle journée ouverte à tout. Je me lève tôt, je commence par griller une cigarette ou je récupère dans un des cendriers un reste de cigare de la veille que je rallume pour tirer deux trois bouffées avant de l'écraser. Je dois juste veiller, quand le bout du havane est court, à ne pas me brûler le nez avec la flamme du briquet que rabat un précoce vent de mer. On apprend vite ces petits gestes et le plaisir est total qu'on a à éloigner la flamme pour en admirer la pointe couleur lavande, pendant qu'on rejette et pousse devant soi le nuage de fumée bleu-gris. Sûr que ces mélanges de muscat, de collioure rouge et d'anis del Mono ne sont guère propices à affiner un raisonnement au cours duquel à une citation de Walter Benjamin vous devez répliquer par deux d'Heidegger ou trois de Bataille. Dans ces conditions, descendre l'escalier du toit-terrasse pour aller dénicher le bouquin qui réglera le différend est un exercice éminemment casse-gueule.

Le matin, on refait le vide. Ma méthode est simplissime : exercice physique, et spirituel. Du Loyola, mais à moto. Une journée doit toujours débiter très modestement. Il s'agit de vérifier qu'on peut contenir les limites du monde dans un itinéraire étroit. Moi, ces jours-ci, quelques bornes, quinze vingt, me suffisent. La douleur, le poids des siècles, le poids des livres, le volume des bibliothèques, les pyramides de thèses, salut ! Je raconte une naissance, rien de plus. Que la lumière soit ! *In der Sonne* ? Oui, si on veut. Encore qu'il s'agisse, en l'occurrence, d'une naissance plutôt à la grecque qu'à l'hébraïque ou à l'allemande. Ah ! si Empédocle avait pu taquiner la poignée des gaz de ma *roadster*... Par une naissance à la grecque, je veux dire pas le corps entier d'un coup, pas le jet de boue que le sculpteur pétrit dans la masse, non ;

on pratique membre à membre, avant d'en venir à la tête et au tronc, et une fois les membres nés, modelés, chacun de son côté, on les réunit, on les monte. On sculpte et on est sculpté. Un auto-engendrement par la vitesse, la lumière, le vent. Je me refais le scénario chaque matin, depuis huit jours, et j'essaie d'améliorer les temps. Je lance l'engin et c'est comme si j'étais dans l'atelier de l'artisan Aphrodite, grande fabricante de membres et de tissus humains. *In der Sonne?* OK, OK, mais ne pas oublier que c'est Aphrodite qui fait le boulot. Elle enfonce ses pouces dans la pâte, elle modèle, elle polit

*les bras nus veufs d'épaule*

*les yeux frustrés de front*

*les tempes sans nuque,*

puis des ébauches de main, des pieds coupés à hauteur de cheville, des jambes sous le genou... On se croirait à Meudon, dans l'atelier de Rodin. Tous ces fragments de corps dans la nuit. Tu parcours dix, vingt, cent mètres sur la moto, pleine gomme, et ça y est, c'est le miracle de la naissance, Aphrodite t'a rassemblé, elle te figole en finesse du bout de ses longs doigts, elle est toute délicatesse, puis elle te finit par quelques derniers grands coups assésés à pleines pognes.

*Des paumes étroites sont répandues sur les membres...*

Elle en bricole ainsi beaucoup, chaque matin, des naissances, pourtant elle ne travaille pas à la chaîne. Que des modèles originaux, pas un taillé sur le même patron. Elle les regarde avec attendrissement quand ils font leurs premiers pas, ses humains articulés. Bientôt

*Ils revêtiront leur habit d'amour...*

Sur ma moto, sorti des pattes de la déesse. Encore une fois, encore un matin. En habit d'amour? A cinquante piges? En habit d'amour et à cinquante piges!

Vous ajoutez vingt ou trente de plus à l'âge qu'avait Beyle lorsqu'avec sa curiosité innocente il décidait, sur son monticule romain, de se refaire un nouvel être. Avait-il idée des manœuvres

fin pissat hémorragique, qui n'est, en vérité, qu'un long, très long, interminable répons d'approbation ? Répons à qui, à quoi ? à la beauté de mes Marie, Lucie, Nuri ? à la gaze blanchâtre de l'espace qui, sur cette autoroute en surchauffe, m'enserme de partout, au cœur battant du présent, aux étoiles, au néant, aux contours hachés des montagnes, à ceux lisses de la nuit, à mes cinquante balais, à la robe légère portée comme un péplum qui ce soir ou demain va ouvrir ses ailes devant moi, à ce qui vaut encore la peine d'être écrit, à l'inendigable et limoneux fleuve de la vie ?

L'entendez-vous ? ce *oui-i-i-i-i-i-i-i-i-i-i-i-i-i-i-i...*

vorace,

modulé,

intense,

irrévocable,

infini.

RÉALISATION : ATELIER PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : DIDOT CAM AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPOT LÉGAL : JANVIER 1998. N° 32442 ( )